



Voulez-vous que je le fasse le premier ? (page 594)

Il jeta des exclamations de joie.

Le haquet était à flot ; retenu à son câble de soie, il vaguait doucement sur les flots.

Jeannot avait fabriqué un véritable câble, avec des bandes de soie.

Un moment après, il s'était embarqué, avec ses deux chiens, et il coupa ensuite le câble avec son couteau préhistorique.

Et les vagues, après avoir rejeté une couple de fois ce bateau étrange vers la rive, l'emportèrent au large, vers une destinée inconnue...

## Où nous retrouvons les survivants du Victoria.

— Vous pouvez me dire ce que vous voulez, mon cher ami, mais je n'y trouve rien de bien agréable.

— D'accord, quoique je sois content d'en être arrivé là.

— En effet, il y fait plus agréable qu'au fond de la mer, parce qu'à présent nous sommes encore en vie, mais je crois vraiment qu'il n'y a que sursis ! Comment ?

— Mais, l'un jour ou l'autre, cette terrine sera coulée, et nous irons au fond, comme nous avons failli le faire la première fois. — Oui, cela ne m'inspire pas grande confiance non plus, mais tant qu'il y a vie, il y a de l'espoir, comme disait jadis Mister Steadily. Et je crois qu'il avait raison. — Je n'en doute pas, je dirai à mon tour ce que Tarara répétait sans cesse : si ce n'est pas écrit, nous ne périrons pas ! — Je voudrais bien savoir ce qui était écrit pour nos amis ? Seraient-ils morts ? Vous ne répondez pas ? — Que dirai-je ? Je n'en sais pas plus long que vous. — C'est curieux que nous soyons les seuls qui aient été repêchés. — C'était écrit. — Et que nous .. — Comment le nomme-t-on ? — Quoi ? — Ce que nous sommes à présent ? — — Marins... — Oui, évidemment. Marins, mais ce n'est pas cela ce que je veux dire. Notre chef, qu'est-il en somme ? — Capitaine. — Vous ne voulez pas m'entendre... Qu'est-il pour ses ennemis ? — Un ennemi. — Taupin, tu ne changeras jamais ! Tu sais pourtant ce que je veux dire. Mais je ne parviens pas à retenir ce damné mot... M... M... Ni... Ni... Mais dis-le donc ! — Nihilistes ! — C'est cela. Ni... Ni... Je donne ma langue aux chiens, mais je le sais ! Sais-tu ce que cela signifie ? — Assurément. — Dis-le donc. — Cela veut dire : mort à tous les russes ! — Tu veux m'en faire accroire, car le patron



lui même est un Russe ! — Eh bien ? Que signifie ! Serait-ce la première fois que les gens d'un même pays s'entre-tuent ? — Non ! — Crois moi, Rossai, le patron cherche à envoyer autant de Russes que possible dans l'autre monde. — Et nous l'y aidons ! — Il le faut bien. — Veux-tu croire que cette vie ne me plaît qu'à moitié ? — C'est comme moi... Nous n'avons jamais été aussi bien d'accord. Mais que veux-tu y faire ? — Fuir ! — Comment ? Ce n'est pas un pays ici pour s'enfuir ! — A la grâce de Dieu. — Non, mon ami, cela m'a trop souvent conduit sur un mauvais chemin. Nous ne savons même pas où nous sommes. Nous ne comprenons pas un mot du charabia que jargonnent ces demi-Chinois. Nous ne pouvons demander des explications à nos propres camarades, parce que nous ne les comprenons point... Comment fuir, dans ces conditions ? — Au Congo nous nous trouvions dans le même cas. — Avec cette différence, que nous avions un guide, et que nous savions comment maîtriser ces noirs individus. — C'est vrai. Alors il ne nous reste qu'à ne pas quitter provisoirement le chaudron du patron.

C'est dans un coin perdu de la Corée, que Taupin, le domestique de Steadily, et le Rossai, parlaient de la sorte, assis sur la grève, près d'un feu sur lequel se trouvait une marmite.

L'homme qu'ils nommaient le patron, n'était autre que le comte Kaerloff, et le « chaudron », c'était le sous-marin, l'Azov.

Taupin et le Rossai avait une espèce d'uniforme russe sur le corps, et un fusil était étendu à leur côté.

Ils étaient enrégimentés dans l'équipage du nihiliste.

Il faut que nous donnions quelques mots d'explication.

Lorsque le vaisseau de guerre russe s'était approché du Victoria, l'Azov avait immédiatement plongé et s'était dirigé tout droit vers le nouvel arrivant.

Comme les matelots du Victoria le supposaient, l'Azov avait attaqué le bâtiment de guerre sous sa ligne de flottaison.

Et le croiseur, en s'enfonçant, avait entraîné à sa suite l'Azov qui n'avait pu remonter à la surface qu'avec les plus grands efforts, et après avoir parcouru une certaine distance sous l'eau.

Lorsque finalement l'Azov revint à la surface et que Kaerloff chercha des yeux le Victoria, sans le voir, il comprit que le vaisseau anglais avait coulé.

Il se dirigea immédiatement vers l'endroit où, en si peu de temps, deux navires avaient coulé, entraînant dans la mort un grand nombre d'êtres humains.

Quatre soldats du croiseur russe, qui avaient trouvé un refuge dans une chaloupe, furent recueillis et faits prisonniers.

Longtemps, l'Azov resta croiser sur les lieux du sinistre. Finalement, Kaerloff eut la conviction qu'il n'y avait plus de vivants

dans les environs.

Et il quitta la place.

Une demi-heure après, il recueillit deux naufragés, qui venaient sur l'océan, accrochés à une cage à poules.

C'étaient Taupin et le Rossai.

Sur le pont du *Victoria* se trouvait un traillis, dans lequel étaient enfermées des volailles, pour que l'on pût approvisionner de viande fraîche la table du lord.

Avec une partie du pont, la cage à poules avait été emportée, sans doute par un obus, et lorsque le *Victoria* eut sombré, Taupin et le Rossai l'avaient aperçu, et s'étaient accrochés à cette dernière planche de salut.

C'est ainsi qu'ils furent sauvés.

Bien soignés à bord de l'*Azov*, ils furent bientôt remis et, comme ils venaient de remercier le capitaine, celui-ci leur avait répondu :

— Mes amis, il est inutile de me remercier, car je n'ai fait que ce que mon devoir m'ordonnait. Vous êtes des hommes, et les hommes se font si rares que ce serait un crime d'en laisser périr. Je sais que vous êtes des hommes parce que vous avez voyagé longtemps avec lord Steadily et que ce gentilhomme anglais est un homme dans toute l'acception du mot. Je dis est, car j'espère qu'il a pu se sauver. Si tel n'est pas le cas, je regrette sincèrement sa mort. Pour ce qui vous concerne, je dois vous avouer que vous voilà forcés de partager, et pour longtemps, les aventures de l'équipage de l'*Azov*. Je dois rester croiser dans ces parages et je ne pourrai accoster qu'au Japon ou en Corée. Et de là vous ne pourrez repartir pour l'Europe, attendu que je ne toucherai guère que les points déserts de ces côtes. Vous n'ignorez pas, peut-être, que je suis un révolté, qui combat son propre pays. Si donc je rencontre un bâtiment russe, je me précipite sur lui, et mon bateau court la chance d'être coulé. C'est tout ce que j'ai à vous dire pour le moment.

— Nous nous arrangerons, avait répondu Taupin. Si les requins nous avaient mangé ou si les flots nous avaient jetés sur quelque côte inhabitée, notre position serait moins enviable encore. Verriez-vous des inconvénients à nous armer? Nous serions des vôtres dès que l'occasion s'en présentera. Nous portons déjà votre uniforme, et nos vêtements ne peuvent plus nous servir.

— Si tel est votre désir, avait répondu Kaerloff, je vous ferai donner immédiatement des armes. Je n'ai pas trop d'hommes résolus sous mes ordres, et je vous remercie de votre offre.

Et de la sorte, Taupin et le Rossai avaient été enrôlés dans l'équipage de l'*Azov*, prêts à faire le coup de feu contre les Russes.

Jusqu'à présent, l'occasion ne s'en était pas encore présentée.



Depuis plusieurs jours ils croisaient, sans avoir rencontré ni un bateau ennemi, ni un bateau à capturer.

Ensuite, Kaerloff avait accosté sur un point désert de la côte coréenne, pour y faire des provisions.

Dès que le sous-marin fut amarré, les hommes descendirent à terre, où ils vivraient désormais, tant que durerait l'escale.

Des tentes furent édifiées, où les marins logèrent comme des soldats de l'armée de terre.

Kaerloff, avec tous ses hommes, venait de se rendre vers un petit village assez éloigné de la côte.

Taupin et le Rossai avaient reçu mission de monter la garde.

Et c'est ainsi que s'établit la conversation que nous avons rapportée plus haut, et que cette conversation avait lieu sur un point désert de la côte de Corée.

La Corée, dont le véritable nom est Cori, ce qui signifie pays du matin calme, est un ancien empire, situé sur la côte orientale de l'Asie.

C'est une presqu'île, avoisinant la Mandchourie et baignée par la mer du Japon et la mer Jaune.

Le détroit de Corée la sépare de l'île japonaise Kin-siu.

L'empire a une superficie d'environ 220.000 kilomètres carrés, y compris l'île Quelpart, qui appartient à la Corée.

Il y a une population d'environ six millions d'habitants, qui comprend un grand nombre de Japonais, près de 870.000 Chinois, Américains, Allemands, Anglais, Français.

Les étrangers habitent, pour la plupart, dans la capitale et dans les ports ouverts au commerce européen.

Les Coréens sont d'origine mongole.

Tandis que Taupin et le Rossai s'entretenaient autour du feu du bivac, la conversation suivante avait lieu dans une petite ville coréenne, appelée Kou-tjong :

— Vous pouvez nourrir beaucoup d'espoir pour l'avenir, mon cher monsieur, mais je préférerais être à mille pieds sous le niveau de la mer que de me trouver ici, parmi ces diables jaunes, qui parlent une langue qui ferait s'enfuir le diable, et qui ne comprennent pas un mot des langues que nous possédons.

— Si, au moins, nous savions où nous nous trouvons !

— En effet, car le visage et les habits de ces jaunets ne nous apprenent rien.

— En effet. En les regardant, on jurerait avoir affaire à un Chinois, et, deux instants après, l'on croit s'être entretenu avec un Japonais.

— Et en l'entendant parler, l'on est convaincu que ce n'est ni l'un ni l'autre.

— Et pas moyen de les comprendre !

— Pourtant, ils ne parlent que trop. Mais lorsqu'ils vous parlent, l'on dirait qu'ils viennent se plaindre d'être importunés par des coliques.

— Où vont-ils nous mener ?

— Espérons que ce soit vers un centre où se trouve un être humaine qui parle un peu l'anglais ou le français, ou une langue quelconque que nous puissions comprendre un peu.

— Je l'espère aussi, et j'espère encore que ce ne sera pas trop loin... Je suis moulu.

— Oui, il serait difficile de trouver une route plus mauvaise que celle que suivent nos chevaux, depuis que nous avons quitté la côte.

— Mais tout bien considéré, nous devons nous féliciter. J'ai cru que l'on nous avait retiré des eaux pour nous tuer.

— Ce qui eut probablement été le cas, si nous eussions possédé quelque chose de valeur, car c'est plus d'une fois qu'on a retourné nos poches !

— Pourtant, ils m'ont laissé ma montre.

— Sans doute, parce qu'ils n'en connaissent pas la valeur.

— Je suis vraiment curieux de savoir où nous allons débarquer avec ces jaunes du diable !

Cette conversation avait lieu dans une petite chambre, aux murs d'un jaune sale, dont deux bancs, très bas, composaient tout l'ameublement.

Une lumière diffuse venait d'une petite fenêtre, ou plutôt d'une petite ouverture carrée, tendue de papier.

Au moment où les deux hommes se levaient pour se diriger vers une petite porte basse, celle-ci s'ouvrit, et une jeune fille parut.

Elle était très belle, toute vêtue de blanc, et son vêtement faisait ressortir ses formes pures.

Ses cheveux, d'un noir de jais, étaient arrangés à l'européenne, et son teint mat, ainsi que ses yeux d'un noir étincelant décelaient son origine espagnole ou mauresque.

— Eh bien, Victoire, lui dit l'un des hommes, en français, qu'avez-vous à nous dire ?

La jeune fille s'inclina légèrement et répondit d'un ton très déférent :

— Toujours la même chose, Mylord. J'ai vu au moins une centaine de femmes, auxquelles j'ai adressé la parole, mais elles ne comprennent pas.

— Ainsi donc, vous n'avez pas eu plus de succès que nous. Nous ne pouvons donc que nous résigner à attendre, n'est-ce pas, mon cher Linslet ?

— Assurément, Mylord.

C'est vraiment par un miracle que ce trio fut sauvé.

Lorsque le Victoria, percé par les boulets russes, se mit à



sombrier, l'on avait pas eu le temps de mettre les chaloupes à l'eau.

L'un des marins, seul, avait réussi à détacher un des câbles qui attachaient une chaloupe sur le pont.

Ensuite, le bateau de Steadily avait coulé.

Après avoir jeté Jeannot à la mer, pour lui assurer une dernière chance de vie, Limiet avait fait subir le même sort à Victoire.

Et Limiet sauta lui aussi à la mer, au moment où l'eau recouvrait déjà le pont du Victoria.

Steadily, qui était resté le dernier sur le navire, avait mené un véritable combat avec Taupin. Le domestique voulait à toute force se précipiter dans la cabine, où se trouvait son précieux diamant.

Cela eut entraîné sa mort, sans nul doute, car jamais il n'aurait pu revenir vivant à la surface.

Il était trop tard pour sauver quoi ce fût, car le yacht sombrait plus vite qu'on ne peut se l'imaginer.

Mais l'Anglais se montra plus fort que son domestique, et, lorsque le pont fut au niveau de la mer, il s'était jeté dans les flots, disant à Taupin, et l'entraînant pour ainsi dire :

— Faites comme moi !

Nous avons raconté comment le domestique et le Rossai purent se sauver, en s'accrochant à une cage à poules.

Limiet s'était donc jeté à la mer à la suite de Victoire et avait pu rejoindre la jeune fille. La soutenant d'un bras, il nageait de l'autre.

Heureusement, il parvint ainsi en dehors de la région rendue dangereuse par le coulage du Victoria. D'autre part, la mer était fort calme.

Tout à coup, Limiet remarqua une chaloupe, flottant la quille en l'air.

Et, à cheval sur ce bateau, se trouvait Mister Steadily !

C'était la chaloupe, détachée par le marin, et qui était remontée à la surface.

Quelques brasses solides amenèrent Limiet à proximité de la chaloupe, et, aidé par le lord, il parvint à placer Victoire, évanouie, sur la quille.

Pour lui, ce fut un jeu d'enfant d'y grimper et ainsi, les deux hommes, chacun à une extrémité de la chaloupe, et la jeune fille évanouie entre eux, voguaient sur l'immensité des flots.

Le moindre faux mouvement ferait basculer la chaloupe, et précipiterait son précieux chargement dans la mer.

Inutile de dire qu'ils vécurent là des minutes horribles. Des heures, qui semblaient des siècles, s'écoulèrent, et il n'y avait pas trace de bateau ni de côte.

Et cela n'allait pas pouvoir durer de la sorte, car ils n'avaient pas de provisions et leurs forces s'épuisaient rapidement.

S'ils devaient être précipités dans la mer, après ces heures épuisantes, ils n'auraient certainement plus la force de nager et seraient infailliblement noyés.

Il n'y avait pas à en douter : la mort les menaçait de toutes parts. Finalement, vers le soir du lendemain, ils remarquèrent qu'un courant, dans la mer, entraînait le bateau dans une direction constante.

Finalement ils aperçurent, avec quelle joie ! la côte. Mais à leur grand désespoir, le courant n'y jeta pas la chaloupe.

Voir fuir ainsi la planche de salut !

L'obscurité commençait à tomber.

Tout à coup ils remarquèrent un bateau, qui, toutes voiles dehors, s'ébrançait vers la côte.

Il allait disparaître à quelque deux cents mètres derrière eux.

Allaient-ils être aperçus ?

Steadily et Limiet se mirent à crier de toutes leurs forces, à lancer des clameurs désespérées...

C'est tout ce qu'ils pouvaient faire pour attirer l'attention, car le moindre mouvement eut fait basculer la chaloupe.

Et au surplus, il leur fallait soutenir Victoire, qui était revenue à elle, mais qui n'avait pas recouvré l'usage de ses facultés.

Le voilier poursuivit sa course...

Les appels des deux hommes redoublèrent d'intensité...

Mais en vain... Le voilier disparut...

Et la chaloupe était toujours entraînée avec la même vitesse !

Depuis le naufrage du Victoria, ils n'avaient pas parlé. C'est alors que Steadily dit enfin :

— Nous sommes perdus. — Pourquoi ? — Moi, en tout cas. Encore une demi-heure, une heure au plus, et je tomberai dans la mer, je ne puis résister plus longtemps. — Une heure, c'est long ! — Oui, mais la nuit va tomber. — En effet, c'est plus grave. — Et avant que l'aube ne se lève, la chaloupe flottera vide sur l'océan. — A la grâce de Dieu... Nous aurons combattu la fatalité jusqu'à extinction des forces. — Et en vain !

De nouveau, le silence intervint.

Seuls, les sourds gémissements de Victoire rompaient le silence.

L'obscurité était totale, à présent.

Tout à coup, la chaloupe buta contre un récif ou contre un roc.

Les deux hommes jetèrent un cri d'effroi. Ce n'est qu'avec les plus grands efforts qu'ils parvinrent à se maintenir en équilibre.

Ils ne pouvaient voir ce qui venait de leur barrer la route, mais ils remarquèrent que la chaloupe avait pris une autre direction et flottait beaucoup plus lentement.

Et un rideau de ténèbres leur barrait la vue !



— Où serions-nous ? se dit Steadily.

— L'on dirait que nous voguons entre deux murailles de rochers. — En effet, en ce cas nous serions sauvés. — Si notre esquif ne va pas s'y briser ! — Mais quoi, à présent ?

Cette dernière exclamation était provoquée par l'arrêt de la chaloupe, qui venait tout doucement, sans choc brusque, d'être arrêtée dans sa course.

— Nous nous trouvons sur une rivière ! s'écria Limiet.

— Comment le savez-vous ? — Tâtez autour de vous. Nous sommes au milieu d'un amas de plantes aquatiques qui a arrêté notre chaloupe. Ou bien nous nous trouvons sur la rive d'une île, en bordure de la rivière. — En ce cas ce qui nous croyons être des rochers sont des arbres, sans doute. — Sans doute. Les deux rives seront bordées d'arbres. — Ah, si nous y voyons ! — Contentons nous d'être provisoirement sauvés, et attendons le matin, sans lumière. Si nous n'avions pas été jetés ici, sur le récif, nous voguerions encore en pleine mer. C'est le choc qui nous a fait dévier et nous a fait arriver ici. Pourvu que l'aube vienne vite ! — Ne pourrions-nous pas atteindre la terre ferme par-dessus ces plantes aquatiques ? Il me semble que je vois une colline à quelque distance. — Restons plutôt ici, à attendre le matin. Sur ces plantes, dans cette vase, nous nous noyerions plus facilement que dans la mer. — C'est vrai, et au surplus, il faudrait nous charger de la jeune fille.

Ils restèrent longtemps immobiles, tandis que l'espoir et la crainte se combattaient mutuellement dans leur cœur.

Tout à coup, le rideau de nuages se déchira et la lune vint baigner le passage de sa lumière glauque.

Limiet avait deviné juste.

Ils se trouvaient sur une large rivière, sans doute non loin de la mer.

De grands arbres, ou plutôt des forêts séculaires, composées d'arbres géants, s'étendaient le long des deux rives, aussi loin que portait la vue.

L'esquif était engagé dans une forêt d'un autre genre, composée de plantes aquatiques, où la lumière lunaire faisait voir de belles fleurs de formes étranges.

Et à quelques mètres, on distinguait voir une colline, ce qui démontrait qu'il devait exister là une île que partageait le fleuve en deux bras.

— Comment arriver à terre, à présent ? fit Limiet.

— Je crois que ce ne sera guère difficile... Je connais ces plantes marines, avec ces fleurs jaunes... leurs grandes feuilles pourraient supporter le poids d'un géant.

Avec beaucoup de prudence, il fit glisser sa jambe gauche le long de la quille, et y réussit sans faire basculer la

chaloupe.

— Faites comme moi, dit-il à Limiet, tandis que je tiens solidement Victoire.

Limiet obéit.

— Mettez à présent le pied sur cette large feuille, là !

Le détective regarda son interlocuteur, avec un visage qui exprimait la surprise.

— Voulez-vous que je le fasse le premier ? demanda le lord qui remarqua que son camarade semblait douter de la possibilité qu'il y avait à se maintenir sur la feuille.

Il se laissa glisser de la quille et se trouva sur la grande feuille, qui, pareille à un radeau, reposait lourdement sur le niveau de l'eau.

Sous le poids, la feuille n'oscilla même pas.

Limiet suivit l'exemple de l'Anglais et se trouva bientôt sur une feuille, à ses côtés. Ils prirent ensuite Victoire, qui semblait de nouveau évanouie, et la transportèrent vers la terre ferme, en marchant sur les grandes feuilles.

Ils y déposèrent Victoire, et, épuisés, ils se laissèrent également tomber sur le sol.

Ils y restèrent longtemps, regardant dans le vide avec des yeux hagards. Ils étaient abrutis par la fatigue. Enfin, le lord rompit le silence :

— Que faire à présent ? — Tâcher de trouver des êtres humains, qui puissent nous procurer le vivre et le couvert. — Si l'île est habitée... Ce n'est peut-être que le bout d'un récif qui émerge de l'eau. — Il est pourtant impossible de rester ici. — Et Victoire ? — Laissons-la se reposer ici. — Seule ? — Et pourquoi pas ? Qui viendrait ici ? — Et si elle revient à elle durant notre absence ? — — C'est vrai !...

Après avoir réfléchi un moment, Limiet reprit :

— Restez auprès d'elle... J'irai faire une reconnaissance. — Ne vous éloignez pas trop... Vous vous perdriez et nous ne nous retrouverions plus... Et il vaut mieux que nous ne nous abandonnions pas, dans ces circonstances difficiles, afin de nous sauver plus aisément. — En effet... soyez rassuré, je ne m'éloignerai point.

Et Limiet, gravissant la colline, disparut dans l'obscurité.

Steadily était resté aux côtés de Victoire.

La jeune fille semblait sommeiller.

Mais sa respiration était haletante et sifflante.

Le lord se laissa aller à ses pensées, et songea à tout ce qui lui était arrivé depuis son départ d'Angleterre.

Mais son cerveau, tout comme son corps, était fatigué et ses réflexions finirent par provoquer une sorte d'abattement.

Il était dans un état voisin du sommeil.



Il avait encore conscience de ce qui se passait, mais ne parvenait plus à se rendre compte de la façon dont il était venu à l'endroit où il se trouvait.

Et, en même temps, une grande lassitude physique s'emparait de lui.

Tout à coup, quelque chose fit bruire les broussailles qui revêtaient la colline.

Steadily ne l'entendit point.

Le froissement de ramilles devint de plus en plus fort, et tout à coup, le rideau de broussailles fut écarté, comme par deux mains.

Deux yeux étincelants apparurent.

C'était la tête d'un tigre, qui resta un moment immobile, le corps caché par les broussailles, comme s'il hésitait à se risquer plus loin.

Il était venu là pour s'abreuver, après avoir dévoré à moitié un cerf, et il ne s'attendait pas à trouver une nouvelle proie au bord de l'eau.

Il renifla...

Il se dressa ensuite, se ramassa, calcula son élan, et d'un bond prodigieux, il tomba tout près de Victoire.

Ce fut un moment terrible.

Le fauve allait poser sa lourde patte sur la jeune fille.

Mais l'Anglais, qui ne connaissait pas la peur, était doué d'une grande force physique.

Il se leva vivement, sauta sur l'animal, et, de son poing fermé, il frappa le museau assoiffé de sang.

Le fauve recula d'une couple de mètres et alla s'y accroupir, pour de là, se préparer à bondir sur son adversaire.

La lutte entre l'homme sans armes, et le tigre si formidablement armé par la nature était par trop inégale, et Steadily allait inévitablement succomber.

Le tigre bondit...

Un coup de feu retentit.

Le fauve, atteint à la tête, sauta en l'air, et retomba, mort.

Un moment plus tard, et le lord tombait sous les griffes de l'animal féroce.

Steadily regarda autour de lui pour découvrir d'où lui venait cette aide subite.

Il remarqua, couché sur un monticule près de la rive, un homme, qui tenait encore son fusil fumant à la main. L'homme se leva et s'approcha. Steadily s'avança à sa rencontre, lui prit la main et la secoua vivement, et le remercia en français et en anglais. L'étranger regarda l'Anglais d'un air étonné qui semblait dire :

— Je ne comprends pas votre langage !

Et il se mit à prononcer à son tour des mots, petits et sonores, qui avaient autant de signification pour Steadily que les siens en avaient eu pour son interlocuteur.

Ce dernier était un jaune, ce devait être un Chinois ou un Japonais. De la main, il fit quelques gestes, dont l'Anglais ne comprit pas le sens, et il s'éloigna. Entretiens, Limiet avait parcouru l'île trouver âme qui vive, et il revenait vers le lord, un peu après l'intervention si heureuse de l'Asiatique.

Steadily raconta ce qui était arrivé, car c'est avec effroi que Limiet avait aperçu le cadavre du fauve. Au début il n'osait même pas s'en approcher.

— Qu'allons nous faire ? . . Et qu'est ce que cet étrange sauveteur vous a dit ? — Oui, si je le savais, nous sortirions bientôt de cette impasse ! Nous avons échangé quelques paroles, mais nous n'avons rien compris de ce que nous disions. Il parle une langue, ou plutôt un jargon de singe, et il aura cru la même chose de ce que je lui ai dit. — Sur cette île, qui est fort petite, je n'ai pas vu d'être humain. . . Qui sait, par contre, combien il s'y trouve de ces gentils animaux. Au plus vite nous serons partis, au mieux. — Essayons de mettre la chaloupe dans sa position normale, et quittons la place. — Et si nous sommes entraînés vers la mer ? — En effet, nous ne pouvons nous exposer à cette éventualité. — Mais il ne nous est pas non plus possible de rester ici, car je crois qu'il n'y a pas moyen de vivre ici. — Si nous n'avions pas la compagnie de la jeune fille, nous pourrions peut-être atteindre la rive par ces larges fenilles. — Et si on la laissait ici, jusqu'à ce que nous ayons découvert des hommes ? — Et si un tigre ou quelqu'autre vaurien venait lui rendre visite entretiens ? — En effet, cela ne va pas.

On eut dit que Victoire s'apercevait que l'on parlait d'elle.

Elle ouvrit les yeux et regarda les deux hommes avec effarement.

— Comment te sens-tu, mon enfant ? demanda Limiet.

— J'ai soif, murmura la jeune fille, d'une voix éteinte.

— Nous avons ici de l'eau à discrétion, fit Limiet. Un moment. Vous pourrez bientôt boire autant qu'il vous plaira.

Il alla puiser de l'eau dans son chapeau, et, après s'être assuré que c'était de l'eau douce, et non de l'eau de mer, il alla porter son couvre chef à Victoire.

Avec difficulté, la jeune fille parvint à ingurgiter quelques gorgées.

Le restant de l'eau lui coula sur le visage.

Il n'est pas très facile, à quelqu'un encore à moitié évanoui, et étendu de son long sur le sol, de boire à même un chapeau.



Mais l'eau fraîche eut un effet salutaire sur Victoire, car elle revint tout à fait à elle et demanda, d'une voix tremblante, tout en se redressant :

— Où suis-je ? — En sûreté, mon enfant, — Qui êtes-vous ? — Ne vous rappelez-vous pas que nous étions ensemble à bord du Victoria ?

La jeune fille dut se faire violence pour rappeler ses souvenirs.

— Oui, oui, dit-elle enfin, mais d'un ton si incertain que Limiet s'aperçut aussitôt que ses esprits n'étaient pas encore revenus.

— Vous vous y trouviez avec Jeannot, qui vous a recueilli à Calcutta.

Le nom du jeune homme qu'elle aimait tant et le nom de la ville où elle avait souffert le martyre lui rendirent tout à coup pleine conscience.

— Oui, fit-elle, je me rappelle très bien maintenant. Puis, s'adressant à Limiet : Je me rappelle que le bateau a été bombardé, qu'il a coulé, et que vous m'avez saisie et jetée dans la mer. — Pour vous sauver. — Et comment suis-je venue à terre ?

En peu de mots, Limiet raconta comment il avait pu la saisir en pleine mer, et comment ils avaient flotté en mer, sur la chaloupe, et comment, finalement, un hasard les avait jetés à terre, sur cette île.

Victoire remarqua alors le cadavre du tigre et apprit comment Steadily, sans armes, avait tâché de la défendre, et comment le coup de fusil de l'homme jaune les avait sauvés.

La jeune fille remercia vivement le lord.

— Il était de mon devoir de vous défendre, mon enfant, fut la réponse. Si je ne l'avais fait, je ne serais plus un citoyen de la Grande-Bretagne. Et, en voyage, tous les gens doivent s'entr'aider... Nous nous sommes mutuellement sauvé la vie, tous, à peu près, n'est-ce pas, mon cher Limiet ? — En effet, Mylord.

Victoire conserva un moment le silence.

Elle semblait réfléchir profondément car son visage était sillonné de rides.

Un profond soupir souleva son sein.

Enfin elle demanda, d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Et où sont les autres passagers du Victoria ? — Je l'ignore ? — Noyés ? — Ou sauvés comme nous. — Jeannot n'est pas avec nous ? — Nous ne sommes qu'à nous trois. —

Des larmes brûlantes vinrent humecter les joues de Victoire.

— C'est horrible, murmura-t-elle, je n'ai été heureuse qu'un moment.

— Il ne faut pas vous figurer tout sous les plus sombres couleurs, fit Limiet, d'un ton de consolation, quoiqu'il fut à peu près sûr que ses compagnons avaient péri. Pourquoi n'auraient-ils pas eu autant de chance que nous ?

Et, s'adressant au lord, pour rompre sa pénible conversation avec la jeune fille :

— Restons-nous ici, mylord ? Il faut pourtant que nous prissions une détermination. — Je ne vois pas d'issue. Et vous ? — Non plus. — Mais ces gens en verront peut-être une.

Il s'était tourné, parce qu'il venait d'entendre du bruit dans les broussailles bordant la rive, et désignait une dizaine d'hommes qui, armés de fusils, s'avançaient vers eux.

Leur chef n'était autre que le chasseur qui avait tué le tigre et qui avait rendu un si signalé service à Steadily et à Victoire.

En un moment, Steadily et Limiet furent garottés et emmenés par les hommes jaunes. Victoire, que l'on ne garotta pas, dut les suivre. Les autres s'emparèrent de la dépouille du tigre et s'enchargèrent.

C'était un cortège fort curieux.

— Que va-t-il advenir ? s'écria Limiet.

— Attendons les événements, dit Steadily. En tout cas, nous avons affaire à des hommes et nous serons sans doute conduits dans une contrée habitée. — Peut-être pour y être décapités ou torturés, car ces gens m'ont l'air d'être des Chinois. — S'ils nous mènent vers une ville ou un village, il y aura sans doute des autorités et nous pourrons aussi nous adresser à l'un ou l'autre négociant européen ou à un fonctionnaire... Il y a des Européens partout, à présent.

Mais ce que Steadily disait là ne se réaliserait pas de sitôt.

Les hommes jaunes, qui s'étaient emparés de nos amis, n'aimaient pas à se rap, rocher des centres habités, car c'étaient des bandits coréens...

Ils n'allaient jamais dans les villes... s'ils touchaient un village, c'était pour le piller et le brûler.

Ils avaient partout les mains libres, car, comme nous l'avons déjà dit, il n'y a pour ainsi dire pas d'armée en Corée, et à présent que la guerre mettait aux prises la Russie et le Japon, tous les hommes valides avaient été appelés à la capitale, et les bandits n'avaient donc affaire qu'à des vieillards, des femmes et des enfants. Les hommes qu'ils rencontraient parfois, étaient vite passés au fil de l'épée.

Nos amis furent conduits vers l'autre bout de l'île, où étaient amarrés quatre bateaux, où on les plaça.

Les rames battirent l'eau, et les embarcations s'éloignèrent rapidement sur le calme miroir des eaux.

La rivière était fort large, elle ressemblait à une petite mer, ce n'est qu'au loin qu'une ligne tenue indiquait la présence, de l'autre rive.

Petit à petit, l'on se rapprochait de celle-ci, qui se faisait plus distincte à mesure. De ce côté aussi, une forêt devait s'élever, parcille



à celle que nos voyageurs avait aperçue en abordant.

Dès que les voyageurs furent débarqués, les bandits s'attelant aux bateaux, les tirèrent sur la terre ferme, et les dissimulèrent entre les roseaux.

Ensuite, nos amis furent conduits à travers la forêt, le long de sentiers à peine frayés, rendus presque impraticables par les racines effleurant le sol, et par les lianes.

Après avoir marché quelque temps de la sorte, l'on arriva à une éminence, entourée d'une végétation touffue, et d'où la vue s'étendait aussi loin que la chose était possible.

Lorsqu'ils furent arrivés au sommet de l'éminence, l'un des voleurs écarta les broussailles, et découvrit ainsi une ouverture dans la montagne.

Tous disparurent par l'ouverture et les voyageurs se rendirent compte qu'on leur faisait descendre quelques larges degrés.

Ils durent marcher avec beaucoup de circonspection, car ils glissaient à chaque pas et n'avançaient qu'au prix des plus grands efforts.

Finalement, une porte fut ouverte, et un courant d'air froid vint les frapper au visage.

L'un des hommes alluma un flambeau, qui répandait beaucoup de fumée et peu de clarté, et qu'il assujettit contre la paroi du caveau.

Celui-ci, pour autant que nos amis purent le voir, était rempli aux deux tiers de ballots, de caisses, de paquets de toute nature.

C'est là que les bandits cachaient leur butin, et qu'ils cherchaient aux-mêmes un refuge quand ils étaient serrés de trop près.

Qu'allaient-ils faire de Steadily, de Limiet et de Victoire ?

C'est que nos amis se demandaient. Mais ils ne sauraient jamais la réponse à cette question, car le sort décida qu'ils ne resteraient pas au pouvoir des bandits.

À peine étaient-ils dans le caveau, qu'un homme descendit les degrés en courant.

Il se précipita dans le caveau et s'approcha du chef des bandits.

Il lui dit une profusion de mots, agrémenté de gestes vifs et rapides.

Les autres jaunes, qui entouraient le capitaine, semblaient atterrés, et jetaient des cris d'effroi.

Que se passait-il ?

Nos amis allaient bientôt l'apprendre.

Bientôt n'est pas le mot, car ils ne comprenaient pas un mot des conversations qui s'échangeaient, mais ils allaient pouvoir faire des suppositions.

Le chef semblait donner des ordres.

La porte du caveau était fermée et barricadée à l'aide de ballots,

de caisses, qui se trouvaient dans la cavité, et qui furent entassés contre la porte.

Sans prononcer un mot, les hommes saisirent leurs fusils, et allèrent se placer à l'extrémité de la pièce.

Un certain temps s'écoula ainsi. Tout à coup, des voix se firent entendre sur l'escalier qui menait à la porte du caveau.

A l'aide d'un lourd instrument, l'on frappa contre la porte.

Nul ne bougea.

L'on frappa plus fort...

Le même silence régna dans le caveau.

Un coup formidable fit presque s'effondrer la porte, qui rendit un son prolongé.

Les coups se suivirent alors sans interruption et bientôt le panneau supérieur de la porte vola en éclats.

Les bandits avaient tous épaulé leurs fusils, et les braquaient sur l'ouverture qui venait d'être ménagée.

Sur un commandement bref, ils firent feu.

Des exclamations de colère et de douleur se firent entendre au dehors.

Les bandits réchargèrent leurs armes.

Un moment, tout resta calme dans l'escalier.

L'en eut dit que les intrus, qui voulaient pénétrer dans le réduit souterrain, avaient pris la fuite.

Les bandits, l'arme à l'épaule, restaient immobiles, comme autant de statues de bronze.

Tout à coup, l'ouverture s'éclaira vivement et une fumée âcre remplit la pièce.

Les agresseurs avaient mis le feu à la partie de la porte qui n'avait pas succombé sous leurs coups.

L'un des bandits, qui semblait oublier toute prudence, et qui avait sans doute oublié les ordres de son chef, s'élança vers la porte, mais, avant qu'il eut pu l'atteindre, un coup de feu retentit et l'homme roula sur le sol.

C'est alors que la voix du chef retentit.

Les bandits tirèrent, et s'élançèrent alors vers l'escalier, à travers les flammes qui en défendaient l'accès.

Nos trois voyageurs qui, comme cloués sur le sol, n'avaient pas bougé, entendaient sur l'escalier des bruits de lutte, des détonations, des cris de rage des combattants, des cris de douleur des blessés.

Finalement, tout redevint calme.

Sans doute, la lutte se poursuivait à l'air libre, sur l'éminence boisée.

Après quelques moments qui semblèrent des heures aux prison-



# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.



## TABLE DE MATIERES.

|   | Page |
|---|------|
| La Fuite . . . . .  | 4    |
| Un enfant volé. . . . .   | 8    |
| En route ! . . . . .  | 13   |
| Une nouvelle existence . . . . .  | 21   |
| L'émule de Sherlock Holmes . . . . .  | 28   |
| John M. Steadily et son domestique . . . . .  | 33   |
| Nouveau retard. . . . .   | 40   |
| Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .  | 46   |
| Le yacht « The Sea Mew » . . . . .  | 73   |
| Le crime du Capitaine Onion . . . . .   | 85   |
| La tempête . . . . .  | 101  |
| Où Monsieur Limiet reparait . . . . .   | 112  |
| Une aventure de Taupin. . . . .   | 124  |
| Une découverte du Rossai . . . . .  | 142  |
| Dix mètres de laiton . . . . .  | 150  |
| Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .  | 168  |
| C'était écrit... . . . .  | 185  |
| Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .  | 202  |
| Le bot de Mister John Steadily. . . . .   | 217  |
| Un étrange Anglais . . . . .  | 225  |
| L'Avenir du Rossai. . . . .   | 240  |
| Au camp boer . . . . .  | 240  |
| Où Jeannot devient un héros . . . . .   | 264  |
| Où était resté Monsieur Limiet . . . . .  | 273  |
| Vers le pôle Sud ! . . . . .  | 286  |
| Le pôle Sud . . . . .   | 310  |
| Le Roi du pôle Sud . . . . .  | 323  |
| L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .   | 331  |
| Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy-<br>derme préhistorique . . . . . | 344  |
| Vers l'Océan ! . . . . .  | 354  |
| Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .  | 371  |
| Paul Potard et le trésor . . . . .  | 400  |
| Vers Auckland ! . . . . .   | 416  |

|  |     |
|--|-----|
| Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .     | 431 |
| Ce qui se passa à Bangkok . . . . .                              | 446 |
| Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .               | 458 |
| Où le Rossai s'égare . . . . .                                   | 475 |
| Chez les étranglens . . . . .                                    | 490 |
| Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .                    | 507 |
| Kaerloff, le nihiliste . . . . .                                 | 534 |
| Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .                             | 560 |
| Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .          | 586 |
| Aux mains des Russes . . . . .                                   | 608 |
| A Londres . . . . .  | 624 |
| Une femme de cœur . . . . .                                      | 630 |
| Les hannis . . . . .   | 656 |
| Le plan échoué . . . . .   | 702 |
| Libres ! . . . . .   | 727 |
| Une vieille connaissance . . . . .                               | 737 |
| A Kobdo . . . . .  | 748 |
| Une aventure à Kasgar . . . . .                                  | 752 |
| Les aventures de Paul Potard . . . . .                           | 758 |
| La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . . | 766 |
| A Liège . . . . .  | 792 |
| Tout est bien qui finit bien . . . . .                           | 798 |

---